

vers 1789 ;¹⁾ je ne puis préciser si Feller était le seul publiciste des Pays-Bas autrichiens à prendre le parti du roi d'Angleterre, mais en tout cas, malgré l'attitude officielle du gouvernement de Vienne, l'immense majorité des Belges était du côté des Américains. Quand les patriotes brabançons comparaient en 1789 van der Noot à Franklin, Feller protesta énergiquement contre cette comparaison en démontrant avec des arguments précis que la révolution brabançonne en tant que protestation contre les réformes d'un souverain gagné à la philosophie à la mode n'avait rien à faire avec l'insurrection des colons américains, en quoi il avait parfaitement raison.

Naturellement ces influences ne devenaient dangereuses pour l'ordre établi que par le triomphe des rebelles ; dans le Journal du 15 octobre 1783, Feller cite des passages très violents d'une adresse que les Etats de Frise avaient adressée au Prince d'Orange ; on sent dans ces lignes le souffle des idées qui avaient triomphé au delà de l'Atlantique.

On voit que les pages écrites par Feller sur l'insurrection des « Bostoniens » comptent parmi les plus intéressantes de son œuvre de journaliste. Son antipathie à leur égard s'explique par le fait qu'il avait compris clairement qu'il ne s'agissait pas d'un de ces mouvements de mécontentement tels qu'ils sont assez banals dans l'histoire, mais de la mise en pratique de conceptions tout à fait opposées à celles sur lesquelles était basé l'ordre politique et social de son temps, et que leur triomphe en Amérique aurait des répercussions incalculables dans la vieille Europe. Feller avoue qu'un monarque peut faire abus de son autorité et même commettre plus de mal qu'un chef d'Etat désigné par le peuple. Sujet de la maison d'Autriche qui avait essayé à plusieurs reprises de troquer les Pays-Bas contre la Bavière ou des territoires italiens, il dénie aux souverains le droit « de tirer à la courte-paille pour des villes et des provinces » en se basant sur un texte de l'illustre Barthélémy de la Casas. Toutefois il ne faut pas juger les choses d'après leur état d'abus, mais d'après l'état où elles sont quand elles sont ce qu'elles devraient être. Tout sujet d'un monarque, qui affiche des idées républicaines est un esprit turbulent, rebelle à toute forme d'autorité. L'empire de la liberté avait commencé en Europe par les premières républiques grecques et fini par la république romaine ; Feller n'a aucune estime pour les législateurs de l'antiquité, ni pour la civilisation grecque en général. Depuis cette époque, la liberté est devenue une divinité étrangère dans notre continent, elle est pour Feller une maladie épidémique dont le foyer est en Angleterre. Du reste, il exprime aussi dans l'Itinéraire l'opinion que le sujet d'un monarque est plus libre que le citoyen d'une république, si l'on entend par liberté le droit de faire ce qu'on veut sans violer les lois établies pour la sauvegarde de l'ordre social. Il est vrai qu'il montre parfois une certaine sympathie pour les petites républiques urbaines de l'Italie qu'il oppose aux « colosses qui foulent les peuples et les écrasent sous la masse d'un pouvoir énorme. »

En somme, l'œuvre journalistique de Feller montre que la « crise d'autorité » n'est pas un fait caractéristique pour la France de la fin du

¹⁾ Voir un article de M. Léon van der Essen, paru dans le volume : Pour mieux comprendre notre histoire nationale, pp. 171—181.